

DE YONVILLE-L'ABBAYE À RY : une bataille topographique

Gilles CLÉROUX

Bibliothécaire à la bibliothèque des Lettres, université de Rouen Normandie
Vice-président des Amis de Flaubert et de Maupassant

En 1951, les éditions de l'Illustration publient le premier volume d'une série de quatre ouvrages grand format intitulée *Demeures inspirées et sites romanesques*. Il s'agit en fait d'un regroupement thématique d'articles parus dans la revue du même nom au cours des années précédentes. Ainsi, dans ce premier volume, se trouve une étude de Paul-Émile Cadilhac consacrée à Gustave Flaubert, avec une première partie sur Croisset (pour la demeure inspirée) et une deuxième partie sur le village de Ry (pour le site romanesque). Ce texte, très bien écrit, illustré de nombreuses photographies, est la reprise exacte d'un article paru dans la revue en 1930. C'est l'introduction générale de l'ouvrage, signée également de Cadilhac, qui fournira le point de départ de cette étude :

On lit dans la *Correspondance* de Flaubert, à la date du 24 avril 1852, à propos du *Graziella* de Lamartine : « Pas un nuage impur ne vient obscurcir ce lac bleuâtre ! Ô hypocrite ! S'il avait raconté l'histoire vraie, que c'eût été plus beau ! »¹

Remarquez la date de cette lettre, elle est significative : Flaubert vient d'entamer la rédaction de *Madame Bovary* (il s'apprête à attaquer l'épisode du bal). Dans cette lettre, une des plus longues qu'il ait envoyée à Louise Colet, il précise sa pensée : « Il y aurait eu moyen de faire un beau livre avec cette histoire, en nous montrant ce qui s'est sans doute passé... »² Après avoir mis l'entreprise éditoriale sous la protection de Flaubert, le préfacier livre cette réflexion qui nous amène au cœur de notre problématique :

L'histoire vraie... Qui de nous, au-delà d'une œuvre célèbre, n'a rêvé de la découvrir ? Comment la fable est-elle née ? Qui l'a inspirée ? Quels en sont les personnages et les décors réels ? Que de fois ces questions ont été posées aux auteurs, qui refusent en général – le plus souvent par prudence – d'y répondre... Personne ne veut avoir écrit de volume à clef³.

Flaubert et ses lecteurs

Nous savons grâce à la *Correspondance* que ces questions ont été posées à Flaubert par les premiers lecteurs de *Madame Bovary*, bien souvent issus de la province normande, presque toujours anonymes, troublés, voire scandalisés par cette peinture si intense de leurs mœurs. Les protestations, les questions ont été adressées à Flaubert soit oralement, soit à travers une correspondance privée, et n'ont donc pas été relayées par la presse locale, encore moins par la critique parisienne. Néanmoins, pourquoi ce silence des journalistes, des critiques sur cette question s'est-il prolongé si longtemps ?

D'abord, aux interrogations, aux interprétations, Flaubert opposa toujours des dénégations énergiques, prenant soin de décourager toute tentative de trouver des « clefs » dans son roman, et niant, dès le départ, toute référence à une réalité locale. Ainsi répond-il, en juin 1857, à M. Cailteaux, notaire dans les Ardennes :

Non, monsieur, aucun modèle n'a posé devant moi. Madame Bovary est une pure invention. Tous les personnages de ce livre sont complètement imaginés, et Yonville-l'Abbaye lui-même est un pays qui n'existe pas, ainsi que la Rieulle [...] ⁴.

¹ *Demeures inspirées et sites romanesques*, avant-propos de Paul-Émile Cadilhac, Éditions de l'Illustration, t. 1, 1951.

² Flaubert, *Correspondance*, éd. Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1980, p. 78.

³ *Demeures inspirées et sites romanesques*, éd. cit.

⁴ *Corr.*, t. II, 1980, p. 728.

Par la suite, emporté qu'il était par l'élaboration de ses œuvres ultérieures, il ne daigna plus répondre à ces questions qui devaient concerner en priorité les personnages, et encore uniquement les personnages de notables. Des années plus tard, Flaubert soulignera que ce sont essentiellement des pharmaciens qui, se sentant les plus atteints par leur caricature, protestaient auprès de lui⁵. Si tant est qu'ils aient eu la curiosité ou la possibilité de lire le roman, on n'imagine guère, à l'époque, des petites gens prendre l'initiative de s'adresser par lettre à un écrivain. Tous ces notables locaux se découragèrent donc et ne poussèrent pas plus loin leur enquête, qui ne procédait pas d'une réelle curiosité littéraire. La notoriété locale de Flaubert n'était pas suffisamment prestigieuse pour susciter des enquêtes ; quant aux sociétés littéraires dites « savantes », elles se consacraient plus à l'archéologie et à l'histoire anciennes locales qu'à la littérature moderne.

Ensuite, le relatif isolement culturel des campagnes, le peu d'intérêt que portaient à la vie provinciale les intellectuels parisiens, tout occupés de la vie mondaine de la capitale, ont fait qu'aucun témoignage imprimé n'a rendu compte de cette émotion, de cette petite effervescence locale provoquée par la lecture du roman. Écrire encore aujourd'hui que, dès la parution du roman, est née une rivalité entre plusieurs villages se disputant le « mérite » d'avoir été le modèle de Yonville-l'Abbaye, est donc tout à fait dénué de fondement.

La mise en place de la légende locale : le village de Ry

Qu'un certain village ait pu commencer à s'identifier à Yonville avant la mort de Flaubert, nous le devinons grâce à des témoignages bien postérieurs à celle-ci, donc toujours sujets à caution. Le premier – et le seul ! – souvenir qui vient accréditer la mise en place d'une légende locale avant la mort de Flaubert, c'est le fameux épisode des « poires Bovary » raconté bien des années après par le docteur Brunon :

Un matin d'octobre 1878, notre camarade Henri Dumort entra dans le réfectoire des Internes, à l'Hôtel-Dieu, ayant un panier au bras. « Je vous apporte, dit-il des poires venant d'un arbre planté par Bovary ! » [...] Il me raconta que sa famille habitait le village de Ry, et précisément la maison où s'était empoisonnée Madame Bovary, il me dit que beaucoup de détails du roman étaient vrais, que la Pharmacie, l'Auberge, les Halles existaient encore. Tous ces détails me parurent intéressants. Ils donnaient des indications sur la méthode de travail de Flaubert et, à mes yeux, animaient le roman d'une vie particulière⁶.

Cette anecdote nous donne bien peu d'éléments sur l'appropriation réelle de la légende par le village lui-même. « Cet incident avait piqué ma curiosité, précise-t-il, et je poursuivis Dumort de mes questions. » Si le docteur dit vrai, pourquoi avoir attendu 1907 pour apporter un nouvel élément a priori aussi important à un dossier ouvert, comme nous le verrons plus loin, depuis 1890, par le journaliste Georges Dubosc ? D'un autre côté, on ne peut guère supposer qu'une personnalité éminente comme celle du docteur Brunon puisse inventer cette histoire de toutes pièces. Quant aux multiples anecdotes glanées bien plus tard, lors des excursions au village de Ry, elles semblent souvent n'être que des récits ou des portraits construits a posteriori. Seul le récit narré par Jules Levallois dans ses *Souvenirs* parus en 1894 dans la *Revue bleue*, a un accent de véracité. Notons bien que le souvenir rapporté remonte à l'année 1848, trois ans avant la rédaction du roman Levallois, qui était alors âgé de 19 ans, a beau être persuadé d'avoir « vu la véritable M^{me} Bovary », d'avoir « connu Homais » et d'être « allé en visite chez Boulanger de la Huchette », il ne nous donne pourtant aucun détail précis sur toutes ces personnes, hormis l'officier de santé. Il reste que la rencontre avec celui-ci, juste après la mort de sa femme, alors que Jules se promène avec son oncle, donne lieu à une vision tout à fait saisissante :

Par une claire après-midi d'été, sur la grande plaine d'Épreville, nous voyions venir à nous, se

⁵ Lettre à Hortense Cornu, 20 mars 1870, *Corr.*, t. IV, 1998, p. 175.

⁶ Raoul Brunon, « À propos de Madame Bovary », *La Normandie médicale*, 1^{er} décembre 1907, p. 561-566.

détachant bien en relief à l'horizon, un cheval qui rappelait Rossinante, surmonté d'un cavalier que Gustave Doré n'aurait pas dédaigné pour ses illustrations de *Don Quichotte*. Ces deux êtres fantastiques s'arrêtèrent à quelques pas. Une conversation insignifiante, traînante, s'engagea. Puis l'homme triste, affaissé, accablé, l'animal lamentable s'éloignèrent, se perdirent dans la direction de Ry. « Tu l'as reconnu, me dit mon oncle ? C'est D... l'officier de santé, tu sais le malheur qui l'a frappé. » Il m'en fit alors le bref récit, et je n'eus pas de peine à me représenter M^{me} D... que j'avais vue, presque tous les jours, aux dernières vacances⁷.

Comme on peut le constater, aucun élément concret et solide ne pouvait corroborer, du vivant de Flaubert, l'appropriation d'Yonville, village fictif, par Ry, village réel. René Herval, historien et écrivain normand, adversaire acharné de la thèse ryaise en 1957, était pourtant le premier à soutenir que Ry avait pu être « très tôt, presque dès la publication de *Madame Bovary*, le terroir d'élection de la légende. [...] À force d'être répétée de commère à commère dans la vallée du Crevon, elle finit par être prise au sérieux. »⁸ Herval, dans le seul but d'accabler les habitants de Ry, veut nous faire croire que ceux-ci auraient monté tous les éléments de la légende, avant l'arrivée des premiers journalistes et des littérateurs. Il faut plutôt supposer que, sans l'intervention « in extremis » de Georges Dubosc en 1890 et la parution de son article, cette légende, si tant est qu'elle fût déjà en place, aurait fini par mourir et les « commérages » se seraient petit à petit évanouis, au fur et à mesure de la disparition des derniers « témoins ». Cependant, Herval n'avait peut-être pas entièrement tort. Car comment expliquer qu'au premier journaliste mettant le pied dans le village, on puisse déjà présenter une liste de noms pour les principaux personnages, et lui indiquer deux témoins encore vivants ?

Pour commencer, il avait fallu trouver des personnes qui aient assumé la même fonction dans la réalité que les différents personnages du roman. On les tira de l'oubli en récoltant des témoignages et des « racontars », des anecdotes invérifiables et quelque peu légendaires : n'oublions pas que nous sommes dans la transmission orale, avec toutes les conséquences que cela implique. La frontière entre vérité et invention est toujours difficile, voire impossible à définir, compte tenu de la distance entre l'époque des faits racontés (les années 1840) et le premier reportage de 1890, a fortiori entre cette époque et la nôtre. Mais qui est ce « on » ? Jusqu'à présent, personne ne s'était penché sérieusement sur cette question. Il nous est possible aujourd'hui d'avancer un nom, celui d'un conducteur de diligence, devenu par la suite cabaretier du village de Ry. Cet homme s'appelait Louis-Ambroise Feuquière (et non pas Feuquet ou Feuquères, comme on le trouve transcrit dans tous les articles parus sur cette affaire). Né à Rouen en 1858, il s'installa vers 1880 à Ry pour prêter main-forte au père Thérain, l'ancien conducteur de diligence, âgé alors de plus de 70 ans. Dans son contrat de mariage en 1884, il est en effet qualifié de « deuxième conducteur d'omnibus ». Veuf dès 1886, il se remarie en 1894, son métier étant requalifié en « correspondant du chemin de fer du Nord »⁹. C'est précisément l'année où il est évoqué par Georges Dubosc :

Aujourd'hui, la diligence de Ry à Rouen est disparue ; il en arrive bien encore une à l'auberge du Lion-d'Or, mais elle fait un autre service¹⁰. Elle est du reste dirigée par un conducteur très finement lettré, M. Feuquet [*sic*] qui connaît à merveille tous les dessous de cette histoire de *Madame Bovary*, et qui les conte avec beaucoup d'esprit¹¹.

On peut déduire de tous les témoignages le concernant que c'était un homme curieux et obstiné, sachant exploiter chez ses concitoyens peu cultivés le goût des belles histoires. Les présentant comme des vérités historiques, il s'en servit ensuite pour éveiller l'intérêt des journalistes, puis des érudits locaux, puis, le cercle des visiteurs s'élargissant de plus en plus, réussit à convaincre tous les

⁷ Jules Levallois, « Milieu de siècle : souvenirs littéraires. II », *Revue bleue*, 24 novembre 1894, p. 648. Les souvenirs de Jules Levallois (1829-1903), ancien secrétaire de Sainte-Beuve, furent recueillis en un volume, en 1896, à la Librairie illustrée, sous le titre *Mémoires d'un critique : milieu de siècle*.

⁸ René Herval, *Les véritables origines de Madame Bovary*, Paris, Nizet, 1957.

⁹ Informations biographiques provenant des registres de l'État-civil (Archives municipales de Ry).

¹⁰ Elle assurait alors la liaison avec la gare de Vascœuil, inaugurée depuis peu.

¹¹ Georges Dubosc, « Les dernières diligences de Rouen », *Journal de Rouen*, 9 décembre 1894.

admirateurs de l'écrivain qui venaient en pèlerinage à Ry, y compris les premiers flaubertiens, comme René Dumesnil. On va souvent le rencontrer, ce monsieur Feuquière, au fil des enquêtes, jusqu'au livre de Léo Larguier¹², qui, au cours de son pèlerinage littéraire, le rencontrera et l'interrogera peu de temps avant sa mort, survenue le 13 novembre 1933.

Quoi qu'il en soit, et en dehors de ce qui se mit en place à Ry même, trois autres facteurs semblent avoir joué un rôle déterminant dans la résurgence de l'histoire de cette « pauvre Madame Delamare ».

Le premier, c'est tout simplement la mort de Flaubert, et ses conséquences. Le romancier n'étant plus là pour freiner la curiosité de ses admirateurs, les détails de sa vie privée sont progressivement dévoilés : dès 1881, Maxime Du Camp fait paraître ses *Souvenirs littéraires* ; en 1884, on peut lire les lettres de Flaubert à George Sand, publiées chez Charpentier, avec une préface de Maupassant. La place que Flaubert occupe désormais dans l'histoire de la littérature française est devenue incontestable. Il s'ensuit que sa notoriété grandit de jour en jour chez lui, à Rouen même, si bien que la municipalité se décide à ériger un monument à sa gloire, square Solférino : l'inauguration est prévue le 23 novembre 1890. La veille, le *Journal de Rouen* publie un article de Georges Dubosc, journaliste bien connu de la ville, intitulé « La véritable Madame Bovary »¹³. C'est ce fameux article qui va inaugurer la série impressionnante d'études, de recherches, de brochures consacrées aux sources réelles du roman. Il marquera aussi le début des visites et des enquêtes sur place, sur les lieux mêmes de l'intrigue, comme en est intimement persuadé Georges Dubosc. Car celui-ci, avant d'écrire son article, s'est bien rendu à Ry : d'après André Dubuc, l'occasion lui en fut donnée lors d'une excursion organisée le 6 juillet 1890 par l'association des *Amis des Monuments rouennais*.

Les Amis des Monuments Rouennais publièrent un bulletin rétrospectif de leurs premières années d'existence, de 1886 à 1890, en 1901, dans lequel nous trouvons sous la plume de Raoul Aubé la relation de cette excursion du 6 juillet 1890. L'article de Georges Dubosc dans le *Journal de Rouen* est du 26 novembre de la même année. Ce sont sans doute ses compagnons de voyage qui l'ont incité à donner des révélations sur ce qu'on disait et savait à Rouen sur les origines probables du thème de *Madame Bovary*.

« Deux attractions bien caractéristiques signalent Ry, à l'attention du touriste et du lettré : son porche célèbre et le souvenir de Madame Bovary, l'héroïne de Gustave Flaubert. Dès l'arrivée à Ry, on est frappé par sa ressemblance avec la bourgade si joliment décrite par le romancier. [...] De braves gens de l'endroit, sollicités par nous, nous renseignaient chemin faisant sur les origines du roman ou plutôt sur les originaux. Tous les personnages de ce drame bourgeois : Homais, Léon, Rodolphe, Hyvert, Canivet, sont des êtres simplement débaptisés, dont le souvenir vivant est conservé à Ry. Quelques-uns ont survécu. On nous en montra deux ou trois, on nous nomma les autres et l'un de nous, un fin lettré, notre collègue et ami Georges Dubosc, a recueilli ces renseignements et les a publiés, en les précisant, avec son talent habituel dans les suppléments hebdomadaires du *Journal de Rouen*... »¹⁴

Cette excursion qui est donc à l'origine de toute l'histoire tissée autour des Delamare et du village de Ry, nous amène tout naturellement à un deuxième facteur qui est pour beaucoup dans cette floraison soudaine, à la fin du XIX^e siècle, de comptes rendus non seulement de voyages, mais aussi de simples promenades, visites de monuments ou de sites pittoresques. C'est à la fois l'apparition de la voiture automobile, conjuguée avec la propagande touristique des sociétés de chemins de fer, et avec la pratique de la bicyclette, qui va donner un élan extraordinaire à la découverte des paysages de la France. Le tourisme en cette fin de siècle s'empare d'une grande partie de la société, et bientôt, à côté de la vogue des stations balnéaires, des stations alpines, se développe la mode des pèlerinages littéraires, des excursions à caractère culturel. Qu'ils soient simples touristes ou qu'ils soient gens de lettres, tous veulent se documenter sur les lieux qui ont vu naître et vivre tel grand écrivain, tel génie de la peinture ou de la musique ; ils veulent rêver, fantasmer, dirions-nous aujourd'hui, au milieu de sites historiques ou romanesques. Les revues

¹² Léo Larguier, *La chère Emma Bovary*, Avignon, E. Aubanel, 1941.

¹³ Cet article a été réédité dans Georges Dubosc, *Trois normands : Pierre Corneille, Gustave Flaubert, Guy de Maupassant*, Cheminements, 2003, p. 164-169. La 1^{re} édition de *Trois normands* date de 1917 (Rouen, H. Defontaine).

¹⁴ André Dubuc, « Aux sources de la thèse de Ry », *Les Amis de Flaubert*, n° 25, décembre 1964, p. 41.

illustrées qui se multiplient à cette époque vont offrir tous ces éléments que réclame une nouvelle génération de lecteurs et de curieux. Les premiers amateurs de ces excursions sont souvent les érudits et les historiens locaux, a priori en quête de faits authentiques, vérifiés, ou encore les amoureux de littérature qui préfèrent se laisser bercer par la rêverie et l'émotion ressenties au milieu des lieux évocateurs. Ce sera bientôt le tour des « parisiens », journalistes et critiques littéraires, professeurs d'université, artistes et bien sûr écrivains de venir chercher quelque inspiration à la source supposée du génie romanesque flaubertien.

Nous abordons là un troisième facteur expliquant cette vogue des pèlerinages littéraires : les critiques, les historiens de la littérature, depuis déjà quelque temps, ont fait leurs les préceptes de Sainte-Beuve, pour qui la connaissance de la vie d'un auteur est indispensable à la compréhension de son œuvre. La recherche des sources livresques, des influences, déjà au centre de l'étude des textes depuis le XIX^e siècle s'accompagne de plus en plus de la recherche des sources réelles : quand ces sources sont introuvables ou trop décevantes, on finit, d'une manière ou d'une autre, par les inventer, et, pour mieux les justifier, on met en place un « système biocréateur », pour reprendre un terme utilisé en 1953 par un critique suisse¹⁵, c'est-à-dire qu'on va inventer des fictions biographiques pour expliquer les œuvres.

Le dévoilement des époux Delamare

C'est donc Georges Dubosc, jeune journaliste, critique d'art au *Journal de Rouen*, chantre local de l'impressionnisme dans les années 1880, qui, d'un coup, met en place tous les éléments ou presque de l'histoire des Delamare, plus précisément de l'histoire d'un officier de santé et de sa femme, car les noms, par discrétion, ne sont signalés que par des initiales. Les patronymes complets n'apparaîtront que plus tard, un à un, au hasard des publications. Maxime Du Camp, le premier, dans ses *Souvenirs littéraires*, avait obéi vraisemblablement au même souci de discrétion en substituant le nom de Delaunay à celui de Delamare¹⁶. Au fur et à mesure des enquêtes, l'identité de tous les protagonistes de cette histoire sera progressivement révélée, et la chronologie exacte de leurs existences établie. En la récapitulant ici, nous pouvons déjà vérifier à quel point elle épouse le découpage temporel du roman. Eugène Delamare, né à Rouen en 1812, qui a suivi des études de médecine à Rouen, sous la conduite d'Achille-Cléophas Flaubert, se marie une première fois en 1836 à Fresne-le-Plan, un petit village situé à quelques kilomètres au sud de Ry, avec Louise Mutel, de cinq ans plus âgée que lui. Il s'installe à Ry, la même année, comme officier de santé. Son épouse meurt à la fin de l'année suivante. À peine deux ans plus tard, il se remarie le 7 août 1839, à Blanville-Crevon, avec Delphine Couturier, qui habite dans une ferme de cette commune avec son père, veuf depuis peu (la mère de Delphine est morte en février). Cette fois-ci, Eugène épouse une jeune fille de dix ans plus jeune que lui. Elle est née le 17 février 1822 et n'a donc que 17 ans, au jour de son mariage. Au bout de trois ans, à la fin de l'année 1842, elle donne naissance à une petite fille, prénommée Alice. Ce sera leur seul enfant. Delphine disparaît prématurément le 6 mars 1848, elle n'a que 26 ans. Eugène, quant à lui, meurt « inopinément¹⁷ » le 7 décembre 1849 ; il avait encore siégé au conseil municipal de Ry, lors de la séance du 18 novembre. Si les archives peuvent nous apporter quelques éléments sur la participation de l'officier de santé à la vie locale, et même sur ses activités politiques, lors de l'avènement de la Seconde République, elles ne nous apprendront jamais rien sur la vie intérieure du couple. Toutefois, des détails tirés notamment de l'inventaire après décès indiquent quelques éléments de concordance entre fiction et réel, en particulier un mobilier (la grande majorité des meubles sont en acajou) et une garde-robe exceptionnellement riches et raffinés pour un petit village de province¹⁸.

L'article de Dubosc, publié le 22 novembre 1890, dans le *Journal de Rouen*, rencontre beaucoup

¹⁵ David Hubert, *L'Esthétique des Fleurs du Mal*, Genève, P. Cailler, 1953, p. 15.

¹⁶ Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Aubier, 1994 [1882-1883], p. 292-293.

¹⁷ *L'Impartial de Rouen*, 12 décembre 1849, p. 2.

¹⁸ Marie Auzou-Simonet, *Un aperçu de la vie quotidienne à Ry sous le Second Empire, d'après les inventaires et les contrats de mariage*, mémoire de D.E.A., Université de Rouen, 1991.

d'échos dans la région, mais quasiment pas à Paris (en tout et pour tout, un seul compte rendu, dans *Gil Blas*¹⁹). Mais petit à petit, cet article fera loi aux yeux des tenants de la thèse ryaise, c'est-à-dire de ceux pour qui Flaubert aurait puisé toute la matière de son roman dans l'histoire des Delamare et de leur entourage. Ceux-ci, qui comprendront, à un moment donné, les flaubertiens les plus avertis, s'appuieront longtemps sur ce texte initial, sans prendre la peine d'un examen approfondi, sans remarquer les nombreuses incohérences, les nombreuses contradictions devenues flagrantes, au fur et à mesure que la vie de Flaubert était mieux connue, grâce notamment à la publication de la *Correspondance*, d'abord chez Charpentier, entre 1887 et 1893. Voici, par exemple, ce fait jamais vérifié et non vérifiable, d'ailleurs, l'hypothétique séjour de Flaubert à Ry, avec, comme conséquence, une relation étroite, voire intime, avec le pharmacien du village, qui aurait été, du coup, son principal informateur :

Dans une étude publiée après la mort de Flaubert, Émile Zola a écrit que c'était la lecture d'un fait-divers qui avait fourni à l'écrivain la donnée de *Madame Bovary*. Il n'en est rien. Flaubert avait connu par lui-même toute cette histoire ; les principaux personnages étaient liés avec sa famille et les détails particuliers, les notes intimes lui furent, pendant un séjour à Ry même pour cette étude, fournis par le pharmacien de l'endroit, qu'il connaissait beaucoup. Qui aurait pensé à cette idée ? Et quel tableau bizarre et émouvant que *Madame Bovary*, racontée par Homais lui-même, l'immortel Homais, au grand écrivain notant ses paroles dans un coin de son officine, à deux pas de la vieille armoire existant encore, où la pauvre femme vint chercher l'arsenic qui devait la délivrer de sa triste vie ! Tous ces souvenirs sont aujourd'hui bien effacés dans la petite ville où s'est passée cette histoire, dont quelques vieux ont encore souvenance²⁰.

La dernière phrase tendrait à prouver que la légende, contrairement à ce que prétendent les adversaires de la thèse ryaise, loin d'être bien vivante, semblait plutôt, telle la « Belle au bois dormant », attendre le prince charmant qui allait pouvoir la réveiller. L'amalgame facile entre le pharmacien de Ry et Homais sera assez vite abandonné, ce qui ne sera pas le cas des autres personnages. Tout de suite après, Charles Bovary est présenté comme un « pauvre diable de médecin », un « garçon lourdaud, apathique, mais consciencieux », portrait calqué sur le roman qui lui colle encore à la peau aujourd'hui, malgré plusieurs enquêtes présentant un personnage tout différent²¹. Dubosc transmet d'autres racontars, toujours par des formules bien frappantes qui auront la vie dure. Le suicide de Louis Campion, par exemple, du « beau Campion », modèle de Rodolphe, est une anecdote totalement inventée :

Dans la réalité, c'était un gentilhomme campagnard, Louis Campion, qui, accablé par la mort de M^{me} Bovary, venait parfois pleurer avec son mari. Complètement ruiné, il émigra aux États-Unis, d'où il revint, et se suicida ensuite à Paris, en plein boulevard²².

En fait, on a découvert plus tard qu'il était mort de la tuberculose à l'hôpital de la Charité à Paris, le 6 janvier 1868, à l'âge de 57 ans. Toujours célibataire, il exerçait le métier de fleuriste, ou plutôt, n'ayant pas trouvé de boutique à son nom, on a pu en déduire qu'il était un simple employé ou même qu'il vendait des fleurs au coin de la rue²³. C'est assurément une fin moins romantique que celle rapportée par Dubosc ! Quant à l'épisode de l'enterrement (« On eut du mal à descendre le cercueil dans la fosse trop petite »²⁴), c'est un exemple typique de contamination d'un récit par un autre, tiré, celui-là, en l'occurrence, des *Souvenirs littéraires* de Du Camp (seule source biographique concernant Flaubert, dont on disposait à cette époque), à propos de l'enterrement de

¹⁹ Jehan des Ruelles « La véritable Mme Bovary », compte rendu et reproduction de l'article de Georges Dubosc dans *Gil Blas*, 26 novembre 1890, p. 2.

²⁰ Georges Dubosc, *op. cit.*, p. 165.

²¹ Voir notamment Alphonse Marius Gossez, « Homais et Bovary, hommes politiques », *Mercur de France*, n° 338, 16 juillet 1911, p. 265-308.

²² Georges Dubosc, *op. cit.*, p. 167.

²³ Jacques Toutain-Revel, « Au sujet de Louis-Gabriel Campion », *Les Amis de Flaubert*, n° 11, 1957, p. 24.

²⁴ *Ibid.*, p. 168.

Caroline, la sœur de Flaubert, en 1846²⁵.

Le temps des enquêtes et des pèlerinages

Une véritable enquête est menée quatre ans plus tard, avec un grand sérieux, par un certain Georges Rocher, dont on sait peu de choses. Cette année-là, en 1894 donc, il est sous-préfet de Neufchâtel-en-Bray, mais à la fin de la même année, il entre au ministère de l'Intérieur où il fera toute sa carrière. Il prit néanmoins le temps de faire une enquête assez complète, d'abord à Neufchâtel (on lui avait fait part de quelques prétentions de ce bourg à être le modèle de Yonville, prétentions qu'il ne défendit nullement, contrairement à ce qu'ont dit certains critiques), puis à Ry. Il va même compléter son enquête avec des photographies qu'il légende avec soin, notamment la fameuse photographie prise devant le porche de l'église où de jeunes hommes sont assis à côté de la tombe de Delphine Couturier, épouse Delamare. Dans le premier chapitre de son étude qui commence par la phrase : « *Madame Bovary* est-il un roman à clés ? », il signale un témoignage sur la genèse du roman qui, malheureusement, n'est qu'un propos rapporté et que nous n'avons pas pu jusqu'à présent vérifier, celui d'Eugène Noël, conservateur de la Bibliothèque de Rouen, auquel Flaubert avait eu affaire à plusieurs reprises, au cours de sa vie :

Il existe d'autres témoignages constants de cette origine. Émile Zola, Jules Levallois (ancien secrétaire de Sainte-Beuve) l'ont confirmée, et Eugène Noël, conservateur de la Bibliothèque de Rouen, a déclaré maintes fois en avoir reçu l'aveu de Flaubert lui-même²⁶.

Il signale un autre fait qu'on lui aura rapporté oralement aussi sans doute : la mère de Gustave Flaubert se serait opposée à ce que son fils réponde aux questions indiscrettes qu'on lui posait, comme si elle avait voulu cacher une vérité blessante pour une famille qu'ils avaient connue personnellement. On avait retrouvé en effet, dans les archives communales de Ry, une obligation de 300 francs souscrite « au profit du défunt », c'est-à-dire Eugène Delamare, par Madame Flaubert.

Arrêtons-nous maintenant, parmi les nombreux témoignages parus au début du XX^e siècle, sur celui du docteur Raoul Brunon. Directeur de l'École de médecine de Rouen, il est à l'origine du Musée de l'histoire de la médecine, à l'Hôtel-Dieu, et c'est lui qui a pris l'initiative d'y reconstituer la chambre natale de Flaubert. Son étude, qui paraît en 1907, dans *La Normandie médicale*, réunit plusieurs témoignages dont tous les éléments sont loin d'être fiables, d'abord la fameuse anecdote des « poires du jardin de Bovary » déjà citée, puis les propos de la propre mère du docteur Brunon, qui, ayant connu dans sa jeunesse « Delphine C. » (autrement dit Delphine Couturier, future M^{me} Delamare), dresse, près de 40 ans plus tard, un des premiers portraits physiques et psychologiques de la jeune femme. Parallèlement, le docteur ayant accompli, en 1905, son propre pèlerinage à Ry, nous avons droit à un autre portrait, assez différent, comme cela arrive à chaque fois, celui que brosse Augustine, la célèbre « Veuve Augustine Ménage », immortalisée par plusieurs cartes postales, comme ayant été, toute jeune alors, la servante de M^{me} Delamare²⁷. Pire encore, le docteur Brunon reprend à son compte des affirmations audacieuses, sans en vérifier la source, ce qui ne sera pas sans lourdes conséquences, créant toutes les conditions pour des affabulations ultérieures, romancées au besoin, que ne manqueront pas de publier certaines plumes, en mal d'inspiration²⁸ :

Homais s'appelait en réalité J. [*i.e.* Jouanne]. C'était un gros bonhomme finassier et clérical, contrairement à la fable. Ce n'est pas lui qui sert de modèle à Flaubert, mais bien plutôt un

²⁵ Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, éd. cit., p. 230.

²⁶ Georges Rocher, « Les origines de *Madame Bovary* », *Revue de France*, décembre 1896-janvier 1897.

²⁷ Raoul Brunon, « À propos de *Madame Bovary* », *La Normandie médicale*, 1^{er} décembre 1907, p. 565-566. Augustine Ménage, née Acloque, le 23 décembre 1823, ne serait restée au service des Delamare que pendant les premiers temps de leur installation à Ry, en 1840.

²⁸ Citons ici, comme exemple extrême de ce à quoi peut conduire la confusion totale des lieux fictifs et des lieux réels, la « vraie-fausse fiction » de Robert Chouard, *Promenades en Normandie avec Madame Bovary et Gustave Flaubert*, publié chez Corlet en 1991, récit calqué, sans vergogne, sur le texte de *Madame Bovary*, où non seulement Delphine Couturier remplace Emma Bovary, Eugène Delamare, Charles, etc. mais encore mieux, où Flaubert lui-même remplace Léon, dans le rôle du second amant !

pharmacien de Forges-les-Eaux nommé M... [*i.e.* Mallard]. Flaubert s'installa à Forges, à l'Hôtel du Mouton, pour étudier les mœurs de la campagne et en particulier celles du pharmacien²⁹. Ce dernier était un clérical à tous crins et un républicain désintéressé. [...] Revenons à Ry. Flaubert fit plusieurs séjours dans ce village. Il s'y installa comme il s'était installé à Forges. Il connut très bien le pharmacien J. Il fut reçu maintes et maintes fois chez lui et s'il n'a pas choisi ce type de pharmacien, il a du moins décrit sa pharmacie. Son séjour à Ry lui permit d'approcher de très près Emma Bovary... Je tiens ces derniers détails d'un de mes élèves, M. Robert Duquesne³⁰, dont la grand'tante était la femme du pharmacien J...³¹

Il n'est pas difficile d'imaginer ce que des esprits un peu exaltés ont pu entrevoir derrière les trois petits points qui suivent l'expression « approcher de très près Emma Bovary ». Comment oser affirmer que Flaubert ait pu faire des séjours à Forges et à Ry « pour étudier les mœurs de la campagne », du vivant de Delphine Delamare, alors que l'idée d'entreprendre ce roman ne s'imposera à lui qu'en 1851, trois ans après la mort de celle-ci ? « Hénaurme ! » se serait esclaffé Flaubert lui-même, mais cette invraisemblance, personne, à l'époque, ne l'a relevée, et personne n'a osé contredire le très respectable docteur Brunon.

Deux pèlerinages « littéraires » vont achever de fixer les grands traits de la légende ryaise, et, relayés par les spécialistes flaubertiens, permettre à cette légende, non seulement de perdurer telle quelle, jusqu'à une époque récente, mais encore de s'enraciner sur les lieux mêmes, jusqu'à faire du village réel une copie presque conforme du village fictif. Le premier pèlerinage, c'est celui que va effectuer Georgette Leblanc. Sœur cadette de Maurice Leblanc, cantatrice et actrice célèbre, elle a rencontré Maurice Maeterlinck en 1895³². Cela fait un an que le couple s'est installé à Saint-Wandrille, dont il loue une partie de l'abbaye, lorsqu'en 1908, elle décide de rendre visite aux habitants de Ry. Elle va rencontrer, pour la dernière fois, les rares personnes ayant vécu à l'époque des Delamare, en l'occurrence, la fameuse Augustine Ménage, devenue une célébrité locale, qui non seulement lui fournit un nouveau portrait de Delphine Delamare, mais également le récit bien détaillé dorénavant de l'agonie de son ancienne maîtresse, dont elle avouait ignorer tout, trois ans auparavant, devant le docteur Brunon ! Le compte rendu de ce séjour paraîtra en volume en 1913 sous le titre d'*Un pèlerinage au pays de Madame Bovary*. Il est écrit dans un style lyrique à souhait, d'un romantisme naïf très « fleur bleue », qu'Emma Bovary aurait sûrement elle-même apprécié. En voici quelques échantillons :

L'intérieur n'a pas changé, nous dit le pharmacien, depuis l'époque où Flaubert y venait voir son ami l'apothicaire. Il s'excuse d'être assez peu documenté, n'étant à Ry que depuis quelques mois, mais tout le monde vous racontera des histoires... On croirait que le moindre paysan a lu le roman de Flaubert. La joie des sots bavardages et des mensonges s'exerce entre voisines... – Et l'oncle de mon mari, me dit une autre, un grand beau garçon qu'elle essaya de détourner de ses devoirs. Ah ! Flaubert est resté bien au-dessous de la vérité ! Hélas ! tout est semblable, mais rien n'est demeuré, et toute l'éloquence éphémère du jardin me désole. Où sont les fleurs qui ont égayé les yeux de Delphine ?... Où sont les branches légères qui, en se jouant, ont inquiété ses baisers ?... Puisqu'elles [Delphine et Emma] furent mêlées en l'esprit du puissant écrivain, ne les séparons plus et gardons une piété reconnaissante à celle qui, en brisant ses jours éphémères, commença les jours immortels de Madame Bovary³³.

Le deuxième pèlerinage se situant beaucoup plus tard, dans les années 1930, il est temps de quitter les derniers témoins vivants de l'histoire des Delamare. On peut rester perplexe aujourd'hui devant les nombreuses incohérences entre deux propos recueillis auprès de la même personne, à

²⁹ Flaubert a bien fait un séjour à Forges-les-Eaux, mais c'était en 1848, pour s'y réfugier et échapper avec sa mère aux recherches d'Émile Hamard qui voulait récupérer sa fille, Caroline.

³⁰ Robert Duquesne, interne à l'Hôtel-Dieu d'Orléans à la même époque, est l'auteur d'un roman fantaisiste intitulé *Monsieur Homais voyage*, sous-titré *d'Yonville à Pont-Audemer, en compagnie de son fils Napoléon et du clerc de notaire Léon Dupuis*. L'ouvrage, illustré par Pierre Mac Orlan, a été publié en 1905, à la Librairie universelle.

³¹ Raoul Brunon, *ibid.*

³² Personnalité exaltée et romanesque, Georgette Leblanc (1869-1941) abandonna sa carrière pour vivre auprès de Maeterlinck, pendant près de 20 ans.

³³ Georgette Leblanc, *Un pèlerinage au pays de Madame Bovary*, E. Sansot, 1913. Le livre se termine sur cette dernière phrase.

quelques années de distance. Il restait dans ce petit village, quand Georges Dubosc y débarqua en 1890, au moins deux personnes ayant vécu dans l'entourage du couple Delamare. Le père Thérain, modèle du conducteur de l'*Hirondelle*, n'apparaît toutefois qu'en 1894, dans un autre article de Georges Dubosc intitulé « Les dernières diligences de Rouen »³⁴. Il s'y montre d'abord aimable et bavard, alors que, quelques années plus tard, le voilà devenu remarquablement maussade et taiseux, en face de Robert Duquesne, venu l'interviewer, et qui se heurte d'abord à la femme du vieillard :

Ah ! fit-elle, en joignant ses vieilles mains, vous venez, j'en suis sûre, pour ce Flaubert. Je vous en prie, ne lui en parlez pas ! Ça le met en fureur...³⁵

Augustine Ménage, c'est le contraire, plus elle vieillit, plus ses souvenirs se précisent ! L'influence du roman, qu'il soit lu ou bien raconté par les villageois de son entourage, est perceptible dans la scène de l'agonie dont elle retrouve tous les détails, en 1908, sans doute pour faire plaisir à Georgette Leblanc, dont la beauté et la prestance avaient dû l'impressionner. On ne peut émettre que des hypothèses afin de trouver une explication à ces propos contradictoires. D'abord, si on tient compte de la mentalité paysanne de l'époque, ces villageois ne prenaient-ils pas un malin plaisir à se jouer de la crédulité, de la naïveté de ces gens de la ville : « Pensez ! il en vient même de Paris ! » Quand on regarde une photographie du père Thérain, assis sur sa petite chaise de paille, dans un article de la *Revue illustrée* de 1897³⁶, on lui trouve décidément un visage bien malicieux, bien narquois. N'oublions pas enfin un détail pratique auquel personne ne songe, la plupart du temps : les moyens techniques pour recueillir des témoignages oraux, à cette époque, étaient forcément rudimentaires. Les niveaux de langage entre l'enquêteur et le témoin, sans parler de l'accent local, présentaient une difficulté supplémentaire non négligeable. Griffonnés sur place, retranscrits de mémoire, les propos recueillis ont très bien pu donner lieu à des approximations, des malentendus, des erreurs de dates.

Le deuxième pèlerinage littéraire ayant abouti à un texte publié fut celui de Léo Larguier, charmant poète parisien oublié aujourd'hui. Bien que paraissant en 1941 sous le titre *La chère Emma Bovary*, il a été effectué plusieurs années auparavant, pendant l'été 1933. C'est un trio, cette fois-ci, qui se rend au village de Ry. Il est composé de Léo Larguier, lui-même, du « père Mathey », un libraire qui « savait par cœur les plus beaux passages de *Madame Bovary* », et qui, à peine arrivé dans le village, « déclare... qu'il déteste les ennemis de *Madame Bovary* et qu'il les connaît tous »³⁷, et d'un médecin, le docteur Lascoux qui offrira à Léo Larguier, pour fêter son élection à l'Académie Goncourt, en 1936, le pot à tabac de Flaubert³⁸ ! Plus de témoins vivants, désormais, mais un vieil homme un peu mystérieux. Il s'agit du fameux Feuquière, cabaretier du village, toujours en activité malgré son grand âge, évoqué une dernière fois peu de temps avant sa mort survenue le 13 novembre 1933. C'est bien celui qui avait autrefois assuré quelque temps la correspondance entre Ry et Rouen à bord d'une « petite voiture », succédant au père Thérain et à sa lourde diligence. Léo Larguier ne semble pas se souvenir que Georges Dubosc l'avait déjà rencontré en 1894 et évoqué dans son article :

Un jour, j'ai transporté *M. Louis*, comme on disait familièrement, bien qu'il s'appelât Louis-Stanislas-Narcisse Bollet³⁹. Il habitait Formery et il était le doyen des notaires de l'Oise, mais il était du pays et il y revenait de temps en temps pour voir son neveu. Un voisin me dit : « Tu as conduit M. Louis... ; il en a fait, celui-là, à ce qu'il paraît, avec la femme à Delamare, quand il était clerc de notaire ici... On en parle dans un livre... C'était, en effet, *Léon Dupuis*, le second amant de *Madame Bovary*, et je

³⁴ Georges Dubosc, « Les dernières diligences de Rouen », *Le Journal de Rouen*, 9 décembre 1894. Article reproduit dans *Par ci, par là* (7e série), Rouen, H. Defontaine, 1929, p. 1-9.

³⁵ Robert Duquesne, « Lettre sur les origines de *Madame Bovary* », *Mercure de France*, 15 mars 1905, p. 317-318.

³⁶ Émile Deshayes, « La genèse de *Madame Bovary* », *La Revue illustrée*, 1^{er} septembre 1897, p. 164-168.

³⁷ Léo Larguier, *La chère Emma Bovary*, Avignon, E. Aubanel, 1941, p. 115.

³⁸ *Ibid.*, p. 96.

³⁹ Né à Perriers-sur-Andelle, le 28 octobre 1817, Narcisse-Stanislas Bottais (et non Bollet), clerc de notaire à Ry en 1840, fut nommé notaire à Formerie (Oise) en 1843. Il mourut subitement à Beauvais, le 23 octobre 1888.

voulus savoir. C'est cela qui me donna l'idée de lire le roman⁴⁰.

On voit bien ici comment cet « érudit de village » a sans aucun doute aidé les « derniers témoins vivants » à mieux se souvenir de la triste histoire de cette pauvre Delmare. S'étant improvisé archiviste, en collectant tous les papiers d'état-civil relatifs au couple Delmare, il a pu fournir à tous ceux qui en avaient besoin, les « témoins » encore vivants (le père Thérain, la veuve Ménage, sans oublier un certain nombre de « voisines », de « commères »), les principaux détails de l'histoire, y compris en les puisant dans le roman lui-même et les offrir par la suite, aux visiteurs, qu'il se flattait d'accueillir dans son café. Roman de Flaubert à la main, Léo Larguier et ses compagnons vont dessiner, pour le lecteur, le parcours quasi définitif du futur circuit touristique « Au pays de Madame Bovary », tel qu'il sera mis au point, plus tard, par le « comité Bovary », fondé à Ry en 1954.

Entre ces deux pèlerinages littéraires, qui, vraisemblablement, n'ont eu qu'une diffusion assez limitée, se place un autre pèlerinage, dont l'impact fut certainement beaucoup plus large, imposant aux yeux du grand public l'identification définitive de Yonville et de Ry. La parution, le 9 août 1930, de cet article, évoqué tout au début de notre étude, dans la très prestigieuse et populaire revue *L'Illustration*, fut, à coup sûr, un événement important pour la petite bourgade, une véritable consécration. Rédigé par Paul-Émile Cadilhac, qui lui donne un titre à connotation nettement touristique, « Au pays de Madame Bovary », il est illustré d'une vingtaine de photographies représentant Ry et ses environs (l'article sera complété et mis à jour en 1951, lors de sa parution dans le premier volume de la série *Demeures inspirées et sites romanesques*). L'auteur a l'honnêteté de reprendre l'ensemble des théories sur les sources réelles du roman, mais il a pris soin, en 1930, de consulter Caroline Franklin Grout encore vivante à cette époque. La nièce de Flaubert avoue ne pas être en mesure de pouvoir apporter de preuves, quant à l'origine du roman : « Si je possédais le moindre souvenir authentique concernant M^{me} Bovary, je me ferais un plaisir de vous le confier, mais je n'en ai aucun et ne crois guère à tous ceux que l'on prétend exister »⁴¹. Elle pense néanmoins que l'histoire des Delmare a bien été à l'origine du roman : « La conception du roman de M^{me} Bovary est basée sur un fait vrai, celui du ménage d'un nommé Delmare, officier de santé, élève de mon grand-père »⁴². Elle avait d'ailleurs déjà évoqué ces relations entre les Delmare et les parents de Gustave Flaubert lors d'une enquête parue en 1922 dans le *Journal des Débats*, sous le titre « Madame Bovary a-t-elle existé ? »⁴³. Elle y rapportait que la mère de l'officier de santé, Madame Delmare, amie des parents de Gustave Flaubert, des déboires du ménage de son fils « fort malheureux », déboires dus à l'« inconduite » de sa belle-fille. Si la nièce de Flaubert ne pouvait apporter de preuve tangible à son témoignage, quelques années plus tard, en 1927, on peut lire dans le tome IV de la *Correspondance* de l'écrivain, paru chez Conard, une phrase prise dans une lettre à Louis Bouilhet qui prouve que l'intrigue de son roman est fondée, pour une certaine part du moins, sur une situation réelle. Malheureusement pour nous, il referme la parenthèse sans prendre la peine de la détailler, sans doute parce que son ami la connaît aussi bien que lui :

Il me reste encore, peut-être cent vingt ou cent quarante pages. N'aurait-il pas valu que ça en ait quatre cents, et que tout ce qui précède eût été plus court ? J'ai peur que la fin (qui, dans la réalité, a été la plus remplie) ne soit, dans mon livre, étriquée, comme dimension matérielle, du moins – ce qui est beaucoup⁴⁴.

Une autre lettre apportera beaucoup plus tard, en 1952, une nouvelle preuve qu'une histoire réelle était bien à la source du roman, avant même que Flaubert en ait entamé la rédaction. Et c'est même le nom de Delmare qui apparaît dans l'extrait de cette lettre envoyée par Maxime Du Camp à Flaubert, le 23 juillet 1851 :

⁴⁰ Léo Larguier, *op. cit.*, p. 125-126.

⁴¹ Paul-Émile Cadilhac, « Au pays de Madame Bovary », *Demeures inspirées et sites romanesques*, éd. De l'illustration, t. 1, 1951, p. 279.

⁴² *Ibid.*

⁴³ « Madame Bovary a-t-elle existé ? », *Journal des Débats*, 2 mai 1922. Texte reproduit dans Caroline Franklin Grout, *Heures d'autrefois*, éd. de Matthieu Desportes, Publications de l'Université de Rouen, 1999, p. 179.

⁴⁴ *Corr.*, t. II, 1980, p. 573.

Que fais-tu ? Que décides-tu ? Que travailles-tu ? Qu'écris-tu ? As-tu pris un parti ? Est-ce toujours Don Juan ? Est-ce l'histoire de Mme Delamarre [sic], qui est bien belle ? Comment te sens-tu ?⁴⁵

L'engagement des flaubertiens

Cependant, avant même d'être promue par *L'Illustration*, la légende avait déjà été cautionnée par les premiers flaubertiens, elle avait reçu leur aval, si bien qu'ils finirent par l'intégrer dans les éditions les plus sérieuses de *Madame Bovary*. Les flaubertiens éminents qui procurèrent aux lecteurs du XX^e siècle les éditions les plus recommandables des œuvres de l'écrivain sont presque tous de la même génération : Albert Thibaudet est né en 1874, René Dumesnil et Édouard Maynial en 1879, et René Descharmes en 1881. Dumesnil et Descharmes commencent tous deux par une thèse sur Flaubert, le premier en 1905, le second en 1909. Plus tard, Maynial et Dumesnil publieront la même année, en 1936, chacun de leur côté, leur édition de *Madame Bovary*. L'édition de Maynial paraît chez Garnier, celle de Dumesnil dans la « Bibliothèque de la Pléiade », en collaboration avec Thibaudet qui meurt justement cette année-là. C'est René Descharmes qui a le privilège de mentionner le premier le village de Ry dans sa thèse soutenue à Lille en 1909. Mais s'il énumère les modèles possibles pour les personnages, pour les lieux, avec Neufchâtel et Ry, il se montre prudent et souligne le danger de trop vouloir chercher de modèle précis, derrière les personnages, et surtout l'inutilité de ces recherches sur le plan de la critique littéraire : « Elles ont leur valeur à titre documentaire ; mais elles ne peuvent suffire à déterminer la conception d'art dont *Madame Bovary* est la mise en œuvre »⁴⁶. Albert Thibaudet, comme Descharmes, fait preuve de beaucoup de prudence, et même d'une certaine réticence devant les théories « biocréatrices ». En 1922, dans son *Gustave Flaubert*, il traite en trois phrases la question au début du chapitre « Madame Bovary » :

Je laisse de côté la question des origines réelles de *Madame Bovary*. Il est certain qu'il y eut une vraie M^{me} Bovary, M^{me} Delamarre [sic], née Couturier, décédée le 7 mars 1848, à Ry, et que d'autres ont posé pour certaines attitudes des personnages. Mais la chronique locale s'est emparée de tout cela, a donné des précisions fantaisistes, formé une légende, et dans le village de Ry les marchands de cartes postales vendent aux touristes tout le décor de *Madame Bovary*, comme ils pourraient vendre à Tarascon la maison du baobab. Flaubert a exagéré quand il a dit que *Madame Bovary* était une invention et qu'Yonville-l'Abbaye n'existait pas. D'autre part, on a exagéré dans le sens contraire⁴⁷.

Pour lui, comme pour Descharmes, il est évident que Flaubert n'a puisé dans la réalité qu'un fait divers avec, pour les principaux personnages, quelques données factuelles que l'on retrouve dans le roman : le premier mariage de l'officier de santé, la naissance d'une fille, les morts prématurées et très rapprochées des deux époux. Toute l'épaisseur des personnages, tout le tissu de leurs relations ne sont dus, aux yeux de Descharmes, comme de Thibaudet, qu'au génie de Flaubert lui-même.

Cette conviction, somme toute classique, ne sera pas suivie par certains de leurs collègues, qui, en raison des caprices de la biographie, vont leur survivre de nombreuses années encore. Le fait qui, par un hasard fortuit, va quelque peu déshonorer, sur ce point précis, la genèse de *Madame Bovary*, la critique flaubertienne jusqu'à la fin des années cinquante, c'est que ce sont précisément les spécialistes les plus sceptiques qui meurent les premiers, à savoir Descharmes et Thibaudet. Le premier décède en 1925, à l'âge de 44 ans. Thibaudet meurt à la tâche en 1936, à 62 ans, alors qu'il met la dernière main à l'édition du premier volume des *Œuvres* de Flaubert, dans la Bibliothèque de la Pléiade, laissant à son collaborateur René Dumesnil la responsabilité d'écrire l'introduction de *Madame Bovary*. Celui-ci s'était déjà éloigné, semble-t-il, du scepticisme de son aîné, car dans son *Gustave Flaubert, l'homme et l'œuvre*, paru en 1932, il affirme que « la réalité a fourni à Flaubert

⁴⁵ Jean Pommier et Claude Digeon, « Du nouveau sur Flaubert et son œuvre », *Mercur de France*, mai 1952.

⁴⁶ René Descharmes, *Gustave Flaubert : sa vie, son caractère et ses idées avant 1857*, Paris, Ferroud, 1909, reproduction en fac-similé, Genève, Slatkine, 1969, p. 533.

⁴⁷ Albert Thibaudet, *Gustave Flaubert*, Gallimard, 1922, p. 87.

tous les éléments, tous les personnages de son livre »⁴⁸. C'est ce qu'il va redire, avec encore plus de conviction, quatre ans plus tard : « Non, Flaubert n'inventa rien ; il dut à l'observation patiente, minutieuse, attentive des hommes et des choses, tous les détails de son roman – de tous ses romans. »⁴⁹ Même si, un peu plus loin, il prend encore soin de relativiser l'importance de ces révélations (« Ces *découvertes* sont amusantes pour les curieux d'histoire littéraire »), il admet sans nuance la totalité des données initiales énoncées entre autres par Georges Dubosc, fait également entière confiance au docteur Brunon. Parti d'un scepticisme qu'il partageait naguère avec son ami René Descharmes, Dumesnil entérine la totalité de la légende autour de Delphine Couturier, et, en l'introduisant au sein même de la prestigieuse collection de la Pléiade, lui donne un statut officiel, intangible. On comprend mieux qu'il devienne, par la suite, presque impossible, malgré toutes les avancées de la critique moderne, d'arracher totalement au village de Ry ce certificat d'authenticité délivré si spontanément par les plus éminents spécialistes de Flaubert. Pourquoi ? D'abord, parce que, parallèlement, la légende pénètre aussi le monde de l'enseignement. On peut affirmer que c'est encore en 1936, cette fois-ci dans une édition de *Madame Bovary*, publiée chez Larousse, et destinée à un public essentiellement scolaire, que, sauf erreur, apparaît pour la première fois une photographie du village de Ry, à côté du texte imprimé du roman, en frontispice du deuxième tome. Bien sûr, on n'est pas étonné de voir, dans son introduction, le professeur Roger Tisserand admettre sans discussion que « Ry sera Yonville dans le roman », que celui-ci « suit l'histoire [des Delamare] pas à pas »⁵⁰. Une deuxième raison, c'est qu'il est malheureusement assez courant qu'une affirmation qui est propre à une époque donnée, placée au milieu d'une préface ou d'une notice, puisse, bien que désavouée et rejetée entretemps, traverser des décennies, sans aucun changement, au fil des réimpressions successives, du fait que l'éditeur n'a pas voulu ou n'a pas pu mettre le texte à jour. Ce qui explique que l'introduction de Dumesnil de 1936 soit restée inchangée tout au long des tirages du volume de la Pléiade, jusqu'à ce qu'une nouvelle édition, en 2003, soit procurée par Gallimard. Pour prendre un autre exemple, en 1953, la notice consacrée à *Madame Bovary* dans le *Dictionnaire des œuvres* chez Laffont-Bompiani qui reprend la thèse officielle de Ry, est fidèlement reproduite en 1980 dans la collection « Bouquins », ouvrage de référence toujours disponible en 2020 ! Heureusement, il y a des exemples contraires, et une maison d'édition comme Garnier permettra à Édouard Maynial de profiter d'une réédition du roman, au début des années cinquante, pour faire à nouveau le point sur les dernières recherches concernant les sources réelles et documentaires de *Madame Bovary*.

Mais revenons à René Dumesnil : en 1945, il fait paraître à nouveau *Madame Bovary*, aux éditions « Les Belles lettres ». À cette date, il adhère plus que jamais à la thèse ryaise, ayant abandonné tout esprit critique, au point de commettre l'irréparable. En effet, pour lui, désormais, la réalité et l'œuvre se confondent, l'identification entre Ry et Yonville est totale. L'année précédente, toujours aux « Belles lettres », il avait sorti un album, où à côté d'un texte exposant l'ensemble de la légende, il présentait une suite de très belles photographies dont beaucoup représentaient le village de Ry et ses principaux bâtiments évoquant le cadre du roman, accompagnées de légendes qui faisaient l'amalgame entre les lieux réels et les noms fictifs. Nous avons ainsi « l'ancienne pharmacie de M. Homais », « la maison de Bovary », « l'auberge de M^{me} Lefrançois », etc.⁵¹ Ainsi Dumesnil succombe-t-il totalement à l'illusion de la critique biographique, qui aboutit à la coïncidence parfaite de la réalité et de l'œuvre : tout Yonville est dans Ry et inversement. Pourtant, Dumesnil finira par prendre ses distances avec la légende. Il faudra néanmoins attendre 1964 pour que, dans un ultime article, il reconnaisse que toutes les exégèses et toutes les enquêtes, aussi nombreuses soient-elles, n'ont jamais amené de preuve irréfutable sur les points essentiels. Il admettait enfin, trois ans avant sa mort, les conclusions de la critique moderne, celles émises par

⁴⁸ René Dumesnil, *Gustave Flaubert, l'homme et l'œuvre*, Desclée De Brouwer, 1932, p. 347.

⁴⁹ René Dumesnil, « Introduction à *Madame Bovary* », in Flaubert, *Œuvres*, t. 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », texte établi et annoté par A. Thibaudet et R. Dumesnil, p. 306.

⁵⁰ Roger Tisserand, préface à *Madame Bovary*, Larousse, 1936, p. 43-44.

⁵¹ Cet album, paru en 1944, a été repris et placé en appendice de l'édition de *Madame Bovary*, Club des Libraires de France, 1955, p. 357-382, plus 53 pages de planches.

Jean Pommier, par Claudine Gothot-Mersch, non sans un certain regret, perceptible dans cette phrase :

Flaubert ne serait pas le romancier qu'il fut s'il n'avait pas créé de toutes pièces ses personnages, en prenant à droite et à gauche les éléments dont il avait besoin pour leur donner la vie et faire, comme dit Balzac, concurrence à l'état-civil. La réussite est parfaite en sa vérité, et si bien que nous en venons à croire qu'il a lui-même dans son existence côtoyé des êtres qui lui ont servi de modèles, et qu'il a peints, photographiés, dirait-on même, d'après nature. Mais tous et toutes sont des images composites, et cela est vrai pour M^{me} Bovary comme pour les autres...⁵²

En somme, le village de Ry, grâce à l'apport inespéré des études savantes et des éditions scolaires, a fini par représenter, dans l'imaginaire collectif, la bourgade fictive de Yonville, et il serait sans doute un peu vain, aujourd'hui encore, de lui disputer cette place. Il y eut pourtant quelques études sérieuses et impartiales pour refuser ou en tout cas nuancer cette identification abusive : dès 1911, un certain Alphonse-Marius Gossez qui avait été nommé professeur de lettres à Rouen en 1905, publiait dans le *Mercure de France* du 16 juillet 1911 une étude très documentée intitulée « Homais et Bovary, hommes politiques », où il reconstituait, d'après des documents tirés des archives communales, un Eugène Delamare, conseiller municipal, franc-maçon, président, en 1848, juste après la mort de son épouse, d'un club républicain baptisé « La Fraternité ». On le voit, cet homme-là est bien différent, voire aux antipodes de l'image du « gros garçon lourd et apathique » véhiculée invariablement depuis Georges Dubosc⁵³. Citons pour mémoire Jean Pommier et Gabrielle Leleu, qui, beaucoup plus tard, bousculèrent la légende de Delphine Delamare en révélant en 1947 l'existence des *Mémoires de Ludovica*⁵⁴, ainsi que d'autres affaires ayant pu inspirer Flaubert, comme par exemple, l'affaire Loursel⁵⁵. Mais il faudra attendre encore un peu avant que la critique universitaire prenne définitivement ses distances avec la légende locale, attendre que s'apaise la polémique entre Ry et Forges-les-Eaux.

La polémique autour du centenaire : Ry contre Forges

Cette polémique éclate brusquement en 1954 et va se prolonger jusqu'en 1959 ; elle va générer pas moins d'une soixantaine d'articles, publiés le plus souvent dans des revues normandes. De toute cette agitation, émergent deux protagonistes et un observateur extérieur : René Herval, René Vêrad, d'un côté, et Géraud Venzac de l'autre. C'est René Herval, président de la Société des écrivains normands, qui donne le signal de l'affrontement, fin 1953, le 20 décembre exactement, en prononçant une conférence très remarquée à la Société des Amis de Flaubert, conférence portant sur la réévaluation des sources réelles de *Madame Bovary*, au détriment de Ry et au profit de Forges-les-Eaux. Ce n'était pas la première fois que ce bourg, plus important que Ry, était évoqué. Forges-les-Eaux était régulièrement cité, notamment à chaque fois qu'il était question des modèles possibles de Monsieur Homais. Herval va développer ses propos, les argumenter davantage par une étude qui paraîtra dans le bulletin de ladite société, l'année suivante⁵⁶. Rappelons que celle-ci, reconstituée après la guerre, fait paraître depuis 1951, une ou deux fois par an, un bulletin qui, tout en s'en tenant à une courageuse neutralité, sera la principale chambre d'écho de cette furieuse polémique Ry-Forge déclenchée par René Herval. Sa conférence, dont le titre « Propos hérétiques sur *Madame Bovary* » annonçait déjà l'ambition, soulève un certain émoi dans le monde littéraire normand⁵⁷, et même parisien. René Herval multipliant les articles dans *Les Amis de Flaubert*, dans les *Annales de Normandie*, dans les *Études normandes*, jusqu'aux *Cahiers naturalistes*, va

⁵² René Dumesnil, « Madame Bovary... c'est moi », *Livres de France*, février 1964, p. 5.

⁵³ Alphonse Marius Gossez, « Homais et Bovary, hommes politiques », *Mercure de France*, n° 338, 16 juillet 1911, p. 265-308.

⁵⁴ Gabrielle Leleu, « Une source inconnue de *Madame Bovary* », *RHLF*, juillet-septembre 1947, p. 227-244.

⁵⁵ Jean Pommier, « L'Affaire Loursel, drame de l'amour et des poisons, ou une source mal connue de *Madame Bovary* », *Les Lettres françaises*, 11 avril 1947, p. 3.

⁵⁶ René Herval, « Du nouveau sur *Madame Bovary* », *Les Amis de Flaubert*, n° 5, 1954, p. 2-24.

⁵⁷ « Conférence de M. René Herval, *Propos hérétiques sur Madame Bovary*, compte rendu de Maurice Morisset », *ibid.*, p. 67-68.

provoquer de nombreuses réactions. Avant d'en examiner quelques-unes, il faut s'interroger sur les raisons d'une telle polémique survenue aussi tardivement, sans presque aucun signe avant-coureur.

Il y a sans aucun doute plusieurs raisons à cette prolifération soudaine d'articles autour des sources réelles de *Madame Bovary* : la première d'entre elles vient d'être étudiée tout à l'heure, c'est la fusion opérée entre Ry et Yonville qui a atteint son point culminant avec les légendes des photographies illustrant l'article paru dans *L'Illustration* en 1930, le livre de Léo Larguier en 1941, et l'album de René Dumesnil en 1944. Ces légendes imposaient une confusion totale entre la réalité et la fiction, confusion entretenue sur le terrain, à Ry, par un « Comité Bovary » très actif depuis sa création en 1954.

Une deuxième raison, c'est l'approche de la célébration, en 1957, du centenaire de la parution de *Madame Bovary*. Ry s'y prépare activement : René Herval relève avec ironie, qu'on fait venir sur la place du village un soi-disant fiacre qu'on présentera comme le fiacre de *Madame Bovary*⁵⁸. Les maladresses, les abus de beaucoup de partisans de la thèse ryaise, relayés maintenant par la municipalité et le comité Bovary, agacent de plus en plus les flaubertiens, qu'ils soient normands ou pas, embarrassent également la société des Amis de Flaubert qui refuse d'adopter les positions partisans de part et d'autre. On s'est interrogé sur le moment choisi par René Herval pour déclencher cette polémique. On a insinué que M. Herval travaillait en fait pour la promotion de Forges-les-Eaux, dont la station thermale avait été rachetée en 1952 par le célèbre directeur de théâtre Jacques Hébertot⁵⁹. Celui-ci, propriétaire des thermes et du casino, entendait y créer un centre artistique régional. Herval s'en est bien évidemment défendu et assurait que son but n'était pas de substituer une légende à une autre, de remplacer Ry par Forges. Espérant malgré tout mettre à bas les prétentions de Ry, René Herval, en 1957, parvient à faire publier chez Nizet, l'éditeur universitaire parisien, un ouvrage de près de 200 pages, *Les véritables origines de « Madame Bovary »*, consacré uniquement aux sources réelles du roman, à la recherche des lieux et des personnages et aux polémiques qui s'ensuivirent. Il obtint une préface de Pierre Cogny, éminent spécialiste de Zola et de Maupassant. Celui-ci, apportant la caution intellectuelle attendue, concluait par cet encouragement : « M. Herval m'a très fortement convaincu. Me permettra-t-il d'ajouter que Yonville-l'Abbaye n'est plus Ry, que c'est beaucoup Forges-les-Eaux, et que c'est entièrement Gustave Flaubert »⁶⁰. Le bilan qu'il fait est certes consciencieux, et aucune conférence, aucune étude, aucune préface ne lui ont échappé. Ce qui nous gêne cependant aujourd'hui, c'est qu'en plus d'être insupportablement intransigeant, inutilement arrogant et méprisant pour tous les exégètes antérieurs, il tombe lui-même, dès les premières pages de son livre dans les mêmes travers, les mêmes approximations que ses prédécesseurs. Fouillant les plus petits détails du roman, il est convaincu que si nous suivons le trajet qui mène de Rouen à Yonville, nous arrivons directement à Forges, mais, une fois arrivés sur la place, nous ne sommes plus à Forges, mais peut-être à Buchy⁶¹ ! Au début de cette étude, nous avons déjà signalé que, pour les besoins de sa cause, René Herval prétendait que la légende était déjà solidement construite du vivant de Flaubert, une affirmation qui ne repose sur aucun élément concret. Herval échafaude surtout beaucoup de théories basées sur des repérages géographiques, des descriptions de lieux, de monuments. Mais il laisse volontairement de côté tout ce qui pourrait entraver son projet, principalement la chronologie du roman qui épouse étroitement le destin d'Eugène Delamare, depuis son premier mariage avec une certaine Louise Mutel, plus âgée que lui, jusqu'à sa mort prématurée. Les articles et le livre de René Herval vont donc susciter de nombreuses réactions. Bien sûr, elles viennent avant tout des défenseurs de la thèse de Ry, dont René Vérard, journaliste né non loin de Ry, à Croisy-sur-Andelle, et président du Comité Bovary, va prendre la tête. En 1959, il publie une brochure qu'il intitule, non sans justesse, un *Épilogue de l'affaire Bovary : la victoire de Ry*⁶².

⁵⁸ René Herval, « Du nouveau sur *Madame Bovary* », *ibid.*

⁵⁹ « René Herval, *Les origines de Madame Bovary*, étude et critique d'une légende (*Études normandes*, n° 45, p. 109-132), compte rendu de Gabrielle Leleu, *Annales de Normandie*, n° 2, mai 1955, p. 205-211.

⁶⁰ Pierre Cogny, préface à René Herval, *Les véritables origines de Madame Bovary*, Nizet, 1957, p. X.

⁶¹ René Herval, *ibid.*, p. 18-19.

⁶² René Vérard, *La victoire de Ry, épilogue de l'affaire Bovary*, Rouen, Maugard, 1959. Vérard est aussi l'auteur d'une brochure, *Ry, pays de Madame Bovary*, dont l'intérêt réside surtout dans la présentation des cartes postales éditées au début du XX^e siècle.

Curieusement, René Herval n'interviendra plus après 1957 et ne répondra pas à cette brochure qui met fin aux prétentions de Forges. Il semble que, contrairement à sa rivale, la municipalité de Forges ne se soit guère mobilisée, et que Herval se soit retrouvé un peu seul pour livrer cette nouvelle « bataille topographique ». Ainsi, le choix d'un éditeur parisien, d'un préfacier reconnu, autrement dit le pari de jouer la reconnaissance universitaire contre l'enracinement local, n'aura pas suffi. C'est le « local » qui va gagner.

La polémique a donné lieu par ailleurs à un curieux livre qui tranche par son humour, mais aussi par son impartialité, sur la production ambiante. Il s'agit d'*Au pays de Madame Bovary*, publié également en 1957, par Géraud Venzac, professeur de littérature française à l'Institut catholique de Paris. Celui-ci, tout en acceptant le principe de la thèse ryaise, s'amuse à pointer les côtés ridicules, cocasses de la mise en place, de la mise en scène, devrait-on dire, de la légende, depuis l'époque des premiers pèlerinages. Venzac n'est pas loin de penser que les habitants de Ry se sont souvent joués de la crédulité des visiteurs, qu'ils fussent lettrés ou simples touristes. Voici comment il présente avec drôlerie, mais sans méchanceté, ce qui arriva quand Augustine Ménage, dernier témoin vivant, qui se présentait comme la *Félicité* du roman, mourut le 17 mai 1913 :

Désormais donc, les reporters – et les pèlerins comme les reporters – sont forcés de se rejeter sur des témoins très... particuliers. L'un s'autorisera de M^{me} Guédon : « une vieille dame du pays », fille du maréchal-ferrand voisin des *Bovary*, et qui, un jour, à l'âge de dix ans, par un trou de la haie qui séparait les deux jardins, aperçut, etc... Voilà une première série, déjà ouverte, d'ailleurs, par M^{me} Georgette Leblanc : les voisins et les voisines – actuels ! – d'*Emma Bovary*. – Deuxième personnage : l'enfant de chœur qui assistait à l'enterrement de M^{me} Bovary, ou l'enfant de chœur qui agitait la sonnette le jour de l'enterrement de M^{me} Bovary, ou l'enfant de chœur qui tenait le seau (*sic !*) d'eau bénite au bord de la tombe d'*Emma Bovary*. – Troisième personnage, très shakespearien celui-ci : chaque fois que le voyageur entre dans le petit cimetière qui entoure l'église, un vieillard est là, ou un vieillard survient, qui indique au passant où fut la tombe d'*Emma Bovary*. Je l'appellerai *le vieillard-du-porche*. Il n'est pas sans intérêt de préciser que *le vieillard-du-porche*, une au moins de ses incarnations, se trouva être un jour « l'ami du petit enfant de chœur qui tenait le seau d'eau bénite au bord de cette tombe ». Ce sont assurément des titres. Et qui pourront – grâce au ciel – se perpétuer indéfiniment et héréditairement⁶³.

La question des sources réelles vue par la nouvelle critique

La polémique qui opposa les partisans de Ry et de Forges a eu le mérite de susciter de nouvelles investigations, des mises au point plus scientifiques, ce qui a permis de préciser des éléments restés encore obscurs. De tout cela, Claudine Gothot-Mersch a su tirer parti en faisant la synthèse quasi définitive de ces nouvelles recherches en 1966, sous le titre *La Genèse de Madame Bovary*⁶⁴. Depuis, on peut dire que la légende locale et la critique flaubertienne suivent des routes parallèles, sans que l'une cherche encore à influencer sur l'autre. On peut constater au final qu'il n'existe pas un village modèle unique d'Yonville-l'Abbaye, que celui-ci est en fait un village composite, fait d'éléments divers, empruntés à plusieurs localités normandes. C'est ainsi qu'en 1972 encore, il se trouvait un chercheur, Roger Bismuth, pour repérer, dans le roman, des éléments précis correspondants de très près à Lyons-la-Forêt⁶⁵, et en 1974, un autre érudit, du nom de Pierre-Jean Penault, pour prétendre la même chose, à propos de Pont-l'Évêque⁶⁶.

Mais à Ry, on est toujours convaincu qu'Emma a réellement vécu dans le village et que « toute cette histoire est vraie ». Une idée germe alors dans l'esprit de Michel Burgaud, ancien membre du Comité Bovary. Artisan-horloger du bourg, il décide de recréer les scènes principales du roman par des figurines automates miniatures. Cet espace voué à l'illusion se double d'une pièce où sont exposés les documents authentifiant le fait divers : papiers d'état-civil, photographies, coupures de

⁶³ Géraud Venzac, *Au pays de Madame Bovary*, La Palatine, 1957, p. 35-36.

⁶⁴ Claudine Gothot-Mersch, *La Genèse de Madame Bovary*, J. Corti, 1966. Reproduit en fac-similé, Genève, Slatkine, 1980.

⁶⁵ Roger Bismuth, « Et si Yonville-l'Abbaye était... Lyons-la-Forêt ? », *Les Amis de Flaubert*, n° 41, décembre 1972, p. 17-20. C'est d'ailleurs la localité que Claude Chabrol choisira pour tourner les principales scènes de *Madame Bovary* (1991).

⁶⁶ Pierre-Jean Penault, « Flaubert et *Madame Bovary* : pourquoi pas Pont-l'Évêque ? », *Le Pays d'Auge*, février 1974, p. 3-14.

journaux, etc. Enfin, pour ancrer un peu plus la fiction dans cet espace local, on y installe le mobilier (comptoir en bois, boccas, vitrines) de l'ancienne pharmacie du village, tenue autrefois par Jouanne père et fils, ce dernier étant réputé avoir suivi les traces de monsieur Homais⁶⁷. On réhabilite pour l'occasion un ancien pressoir du XVIII^e siècle, et en 1977 est inaugurée la « Galerie Bovary. Musée d'automates », qui attirera chaque année, pendant près de quarante ans, des dizaines de milliers de curieux et de touristes venus des quatre coins du monde. Le sort de ce musée est aujourd'hui fortement menacé, car, suite au décès de son inventeur, en 2014, il a définitivement fermé ses portes, cinq ans plus tard. L'intérêt ethnologique de cette mise en espace d'un roman, devenu, dans l'imaginaire populaire, une sorte d'histoire sainte, a été remarquablement souligné par Corinne Iehl, venue visiter les lieux au début des années 2000, en compagnie de Jean-Marie Privat, spécialiste d'ethnocritique :

Tandis que dans la « pièce-à-conviction » les documents donnent à lire des textes apocryphes (la documentation secondaire), simples coupures de journaux, ici, c'est le texte originel qui s'offre au visiteur devant les scènes animées, comme devant des crèches. Sorte de catéchisme littéraire que le guide récite par cœur en l'émaillant d'anecdotes et de mots d'esprit pour le rendre plus vivant devant des fidèles sous le charme de la féerie des poupées qui bougent⁶⁸.

Le fait que ce musée ait largement contribué à la prospérité du village, pendant de nombreuses années, a accentué le processus de transfiguration, de sanctification laïque de Delphine Delamare. Pour mieux rendre hommage à celle qui était devenue la sainte patronne des ryais, la Fédération nationale des écrivains français et l'Académie des provinces françaises vinrent inaugurer le 10 juin 1990 une plaque commémorative à sa mémoire, à l'ombre de l'église, sur l'emplacement de l'ancien cimetière. La cérémonie, dans la plus pure tradition académique, était présidée par Paul Guth et Robert Chouard.

Quels que soient les efforts que Ry ait fait pour ressembler de plus en plus à la projection imaginaire d'Yonville, il est certain que Yonville ne sera jamais tout à fait Ry, topographiquement parlant. Selon les calculs fort savants entrepris en 1973 par Jacques Seebacher, « toutes sortes d'indications permettent de localiser le bourg non pas à Ry, ni même à Forges, mais entre Buchy et Forges, comme si le romancier avait pris Buchy et l'avait fait descendre plus à l'Est, dans la vallée »⁶⁹. C'est la conclusion à laquelle parvenait, six ans plus tard, en faisant lui aussi beaucoup de calculs, Giovanni Bonaccorso : « l'emplacement de Yonville est à une lieue environ au sud de Buchy »⁷⁰ ; mais, plus loin, analysant un autre déplacement, Bonaccorso conclut : « Flaubert a tellement altéré la topographie du pays qu'il est impossible de s'y reconnaître ; et il a si bien brouillé les pistes de ses itinéraires qu'il a créé un tel inextricable labyrinthe qu'on ne saurait en sortir, pas même avec le fil d'Ariane. »

Reprenant une dernière fois, en 2011, l'enquête topographique et croisant les informations prises dans les scénarios et les brouillons, Gilles Henry, historien et généalogiste, situe finalement Yonville quelque part à la base d'un triangle formé par les trois localités de Buchy, Neufchâtel-en-Bray et Forges-les-Eaux, autrement dit au milieu des champs⁷¹ !

Au terme de cette enquête obstinée du modèle d'Yonville, dont nous avons commenté les principaux avatars, analysé les versions successives, se reproduisant ou se contredisant sans vergogne, que peut-on conclure de cette « bataille topographique » ? Déjà que la victoire toute

⁶⁷ René Vérard, « Adolphe Jouanne fut-il ou non le prototype du pharmacien Homais ? », *Les Amis de Flaubert*, n° 14, 1959, p. 39-43.

⁶⁸ Corinne Iehl, « Le texte en son lieu : *La Galerie Bovary* », dans *Sociologie de l'art*, 2005/2 (OpuS 7), p. 39-62. Document en ligne sur Cairn.

⁶⁹ Jacques Seebacher, « L'espace vécu des personnages de *Madame Bovary* », dans *L'Espace vécu*, séminaire de recherche de Bénouville, 8 mai 1973, supplément n° 1 aux *Cahiers du Département de Géographie*, Université de Caen, juillet 1973, p. 59-66.

⁷⁰ Giovanni Bonaccorso, « Topographie et toponymie dans *Madame Bovary* », *Les Amis de Flaubert*, n° 55, 1979, p. 26.

⁷¹ Gilles Henry, *Dans les pas de Gustave Flaubert*, OREP Éditions, 2011, p. 80-81.

symbolique de Ry a le goût de « l'encre versée »⁷², comme l'écrit si bien Corinne Iehl. Il est un fait que nous avons affaire aujourd'hui à un dossier considérable, plus de 150 articles, plus d'une dizaine de brochures, avec à la marge des images multiples (tableaux, illustrations, photos, cartes postales), des dépliants touristiques (musée, circuit touristique).

Tout le monde aujourd'hui, des élus locaux qui font vivre le village de Ry aux universitaires spécialistes de Flaubert, reconnaît une histoire locale (fait divers ou pas) comme référent réel du roman. Cette histoire n'a sans doute fourni que peu d'éléments dans la peinture des caractères (Charles Bovary, on l'a vu, est très différent d'Eugène Delamare), dans le détail des péripéties, mais, par contre, elle a fourni l'essentiel de l'architecture du roman : les grandes étapes de la vie sont respectées, parfois à l'année près, l'ancrage social et l'ancrage géographique aussi. C'est ce que résume bien Jeanne Bem à l'occasion de la dernière édition de *Madame Bovary* dans la « Bibliothèque de la Pléiade » : « L'affaire Delamare n'apporte au mieux qu'un canevas narratif, un ancrage social, la ligne d'un destin »⁷³. Nul doute que demain tous ceux qui sont passionnés par la patrimonialisation des œuvres littéraires, par la constitution des « sites romanesques », par la relation complexe entre fiction et réel, tellement variable selon le niveau de lecture, savant ou populaire, nul doute que tous ceux-là poursuivront longtemps encore leurs réflexions et leurs recherches sur la signification de ce besoin profond, inextinguible et universel d'enraciner l'imaginaire dans le local, de lui donner un nom, un visage, un espace.

Une première version de cet article a paru sous le titre « De Yonville-l'Abbaye à Ry : nouvel examen de la question », dans le *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 22, 2008, p. 7-35.

⁷² Corinne Iehl, « Le texte en son lieu : *La Galerie Bovary* », art. cité.

⁷³ Jeanne Bem, « Notice de *Madame Bovary* », in Flaubert, *Œuvres complètes*, éd. Claudine Gothot-Mersch, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 2013, p. 1107.